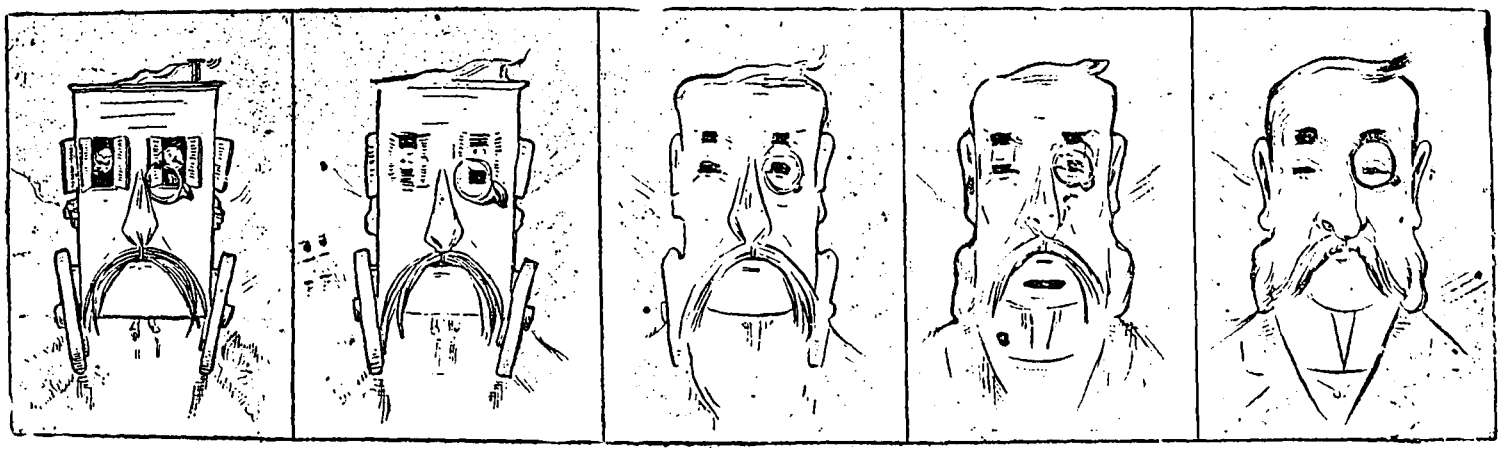
LA DERNIÈRE ÉPREUVE DE MON CINÉMATOGRAPHE



L'HORLOGE

Naguère on m'a conté qu'un enfant du village,
Indiscret, étourdi comme on l'est au jeune âge,
Un jour qu'il était seul par un heureux hasard,
Voulut de ses loisirs profiter sans retard.
Dès longtemps une horloge antique et vénérable,
Que son père déjà tenait de ses aïeux,
Attirait les désirs du petit curieux.
Il y rôde, poussé par un doute coupable :
Quoi ? mon père, dit-il, me croit donc incapable
De comprendre comment ce joujou merveilleux
Sonne l'heure à l'oreille en la montrant aux yeux ?
Nous verrons ! A ces mots, grimpant sur une table,
Il ouvre lestement le meuble précieux.
Oh ! dit-il, des ressorts et de petits rouages
Qui tournent à la fois, grâce à leurs engrenages !
Vraiment, c'est très joli : mais je pense pourtant
Qu'avec quelques efforts on en peut faire autant.
Et si je démontais maintenant la machine ?
Pour savoir, m'a-t-on dit, faut qu'on examine.
Eh bien ! examinons. — Ainsi dit, ainsi fait.

Le travail à l'enfant coûte bien quelque peine :
Pourtant il réussit, car il était en veine.
Mais quand, l'œuvre achevée, il put en voir l'effet,
Le mal était affreux, le désordre parfait.
Démolir est aisé, refaire est difficile :
Notre gamin y prend une peine inutile,
Maints ressorts sous ses doigts sont faussés ou tordus.
Et longtemps il s'épuise en efforts superflus,
Puis, lorsque la machine est enfin remontée,
Sur son pivot tremblant l'aiguille est arrêtée
Et le timbre ne sonne plus !

Philosophes du jour, grands faiseurs de systèmes,
Chrétiens en proie au doute, errant à sa merci,
Et vous, libres penseurs, qui courez aux extrêmes,
A cet enfant parfois vous ressemblez aussi.
Vos beaux raisonnements nous gâtent l'Évangile :
Il est bien tel qu'il est, refaire est inutile :
De grâce quittez ce souci.

E. MÉGNIS.

AVANT UNE REUNION

Lorsque que vous devez aller à une réunion : soirée, dîner ou réception, vous vous y préparez avec grands soins : dès le matin vous avez modéré votre travail habituel afin d'être plus dispose et moins assoupie.

Vous revoyez vos vêtements, donnez un coup d'œil aux moindres détails ; et, tout, de la pointe de vos souliers vernis au sommet de votre chevelure, a été l'objet d'une vive sollicitude. Pour cette fois-ci, je ne m'arrêterai pas à étudier quelle part, dans ces préparatifs, revient à votre vanité et à l'impérieux besoin d'éclipser les autres. Si vous le voulez même, j'admettrai, *à priori*, que vous vous êtes parée simplement pour le plaisir des yeux de ceux qui vous reçoivent.

Eh bien, quand vous avez ainsi orné votre beauté, quand vous l'avez rendue plus agréable, quand vous avez revêtu une robe qui rend vos mouvements plus gracieux, vous avez fait peu encore pour le bonheur de ceux avec qui vous allez passer quelques heures.

Ce n'est pas leurs yeux seuls qu'il faut charmer ; ils se lasseraient vite si vous n'offriez d'autres aliments à leur intérêt, et votre devoir est beaucoup plus étendu que cela.

Il faut une préparation morale et intellectuelle ; ne prenez pas ce conseil à la légère, il est très sage et vous vous trouverez fort bien de l'avoir suivi.

Cette préparation est assez délicate, quoi que vous en puissiez penser ; elle demande de la pénétration et un vrai souci d'être agréable à tous. Voici comment il vous faut procéder ; dans le silence et le recueillement, vous songerez à tous les invités avec lesquels vous allez vous rencontrer.

Il y en a de riches, de pauvres ; d'autres ont des parents séparés ou divorcés, un tel a fait des mauvaises affaires, celui-ci à une sœur bossue, celui-là travaille depuis des années à une invention qu'il n'arrive pas à terminer. Telle personne a des filles laides et qu'elle ne peut marier, cette autre, après des revers de fortune, a dû cesser ses réceptions, etc. Je n'en finirais pas si je voulais tout dire. Il me suffit de vous indiquer le sens de vos recherches et de vos méditations.

Que cet examen ne soit pas rapide, mais au contraire qu'il soit minutieux : qu'il porte non seulement sur ceux que vous allez rencontrer, mais aussi sur leurs parents, sur leurs enfants, afin que vous vous évitiez, par cette préparation, les causes de froissements.

Elles sont si multiples, si variées, et les hasards de la conversation vous offrent tant d'occasions de commettre des impairs.

Pensez aux *vieilles filles*, aux *fonctionnaires qui n'avancent pas*, aux *vieux messieurs qui n'ont plus de cheveux*, aux *laideron*s, etc., toutes sortes d'expressions maladroites qui peuvent atteindre et blesser un de vos interlocuteurs.

Je sais bien qu'à notre époque de causeries à bâtons rompus, de réceptions debout, de présentations hâtives, de propos échangés à la vapeur, à notre époque où les salons s'ouvrent facilement à n'importe qui, ces maladresses inévitables, ces *gaffes* sont devenues monnaie courante, et que ceux qui en souffrent pardonnent aisément ces fautes qu'ils commettent eux-mêmes très souvent.

Mais si vous n'avez pas à redouter la rancune de ceux que vous avez blessés, redoutez au moins la peine qu'ils en auront, et la gêne qui planera sur la conversation, après la bévue que vous aurez faite.

Je vous recommande aussi de vous rappeler quels sont les goûts de vos interlocuteurs, afin de choisir les sujets d'entretien qui leur plaisent davantage.

Mais si vous savez que telle personne a une tendance à médire de son prochain, à colporter les petits scandales, ne vous prêtez point à ce petit jeu ; résistez poliment et fermement de ce côté. Si vous savez être intéressante et aimable autrement, on vous pardonnera cette leçon muette et peut-être même en profitera-t-on.

M. R.

SON REVENU

Mme Gatien.—Je viens de voir l'oncle Toby qui vient justement d'entrer dans sa cent-quatrième année.

M. Gatien.—Sais-tu que je n'aimerais pas vivre si vieux, à moins d'avoir beaucoup d'argent.

Mme Gatien.—Oh ! l'oncle Toby se fait un joli revenu, chaque année, en écrivant des témoignages de bonne santé pour trois importantes maisons de médecine patentée.

PERLES DE CASERNE

—Vous... vous êtes taillé pour faire un soldat comme un hérisson pour un oreiller.

OH ! OH !

Mme. Taupin.—Il a toujours, docteur, comme un *chat* dans la gorge !
Le médecin. C'est parce que le malade *s'est mis au lait.*

IL L'A EU

Lapince raconte sa dernière aventure à Laflûte :

—" Il y a des gens bien durs de front dans le monde. L'autre jour, Laflippe m'emprunte mon habillement du dimanche. Je n'ai pas osé lui refuser. Puis voilà qu'il veut aussi que je lui prête mon parapluie. Et quand je lui ai dit que j'en avais besoin, il m'a répondu : " Comme tu voudras, mais c'est ton habit qui en souffrira." Il a bien fallu prêter le parapluie également."

UN NOM BIEN CONNU

Mme Parvenue. — Quelques-uns de vos ancêtres ont-ils occupé quelque haut poste ?

Laflemme.—Je vous prie de le croire, madame. Ainsi l'un d'eux fut le plus fameux amiral de son temps et commanda les forces alliées de l'univers entier.

Mme Parvenue (saisie d'admiration).—Est-ce possible !... Et quel était son nom ?

Laflemme.—Noé, madame.

SA SEULE IGNORANCE

X.—Il n'y a qu'une chose qu'il ne sait pas.

XX.—Qu'est-ce ?

X. Combien il ne sait pas.

LA QUESTION SOCIALE

—J'ai soif, j'ai faim, j'ai sommeil, j'ai pas envie de travailler.

MÉDECINE ILLUSTREE

PEINANT FROID PAR LA TETE.